

La guerre dura ce que l'on sait. C'est-à-dire d'innombrables mois, c'est-à-dire plus d'un millier de jours et de nuits. Firmin Vouge y tint sa place comme des millions d'hommes des deux camps. Il souffrit, il eut froid, faim, soif. Il eut peur. Il pleura. Il supplia. Il espéra. Il pria. Il vit mourir autour de lui des centaines de ses semblables, et chaque fois que l'un d'entre eux mourait, c'était un peu comme si une partie de lui-même mourait, ou s'éteignait à jamais, sans possibilité aucune que cette lumière ne puisse un jour se rallumer et réchauffer son corps. Il connut les marches forcées sous les feux des obus, l'immuable attente dans les tranchées¹ qui l'été ressemblaient à des fours, et l'hiver, à des rivières de boue, profondes, dans lesquelles les corps s'épuisaient en s'engluant.

Chaque mois, Firmin recevait une lettre de son père, et chaque mois, Firmin lui écrivait. [...]

Au front, quand Firmin lisait les lettres de son père, c'était comme si s'ouvrait une lourde porte derrière laquelle apparaissaient soudain, et avec une brutalité presque suffocante, le village, les forêts qui l'encerclaient, les pâtures où les vaches grasses et lentes broutaient l'herbe surpiquée de fleurs, les maisons serrées les unes aux autres, le ruisseau, la tournerie²...

Le paysage qu'il avait devant lui, paysage de terres et de gravats remués, paysage informe, aux arbres réduits à de simples troncs pareils à des échardes³ immenses plantées dans un grand corps malade, paysage de creux remplis d'eaux mortes, de buttes hérissées⁴ de mâchefer, de saignées longues et tortueuses, de cadavres impossibles à ramener vers l'arrière, ce paysage-là n'existait pas le temps de la lecture de la lettre. Il n'y avait plus que le village, la vie d'avant, la lumière des saisons, leur rythme propre, leur belle respiration.

Le vieux Vouge écrivait avec des mots simples, sans faire d'effets. Et c'est peut-être cette simplicité qui allait droit au cœur de Firmin et lui donnait tout à la fois la nostalgie de son pays et l'espoir de le revoir au plus vite. À quatre occasions, il aurait pu revenir au village, le temps d'une permission un peu plus longue que les autres, mais il eut peur. Peur de ne plus pouvoir repartir, peur de rester tapi dans la maison, près de l'atelier, comme on aimerait, lorsqu'on est tout petit, revenir parfois dans le ventre de sa mère. Il l'expliqua à son père. Le vieux ne s'en offusqua pas. Lui aussi avait connu la guerre, jadis. Et même si celle qu'il avait faite était bien différente de celle-ci, il pouvait comprendre.

Philippe Claudel, *Trois petites histoires de jouets*, Le Livre de Poche, 2010.

¹ Fossés aménagés pour se mettre à couvert sur la ligne de front

² Fabrique de jouets en bois dans laquelle Firmin travaillait avant de partir à la guerre 14-18

³ Petits éclats pointus enfoncés dans la peau

⁴ Garnies d'objets pointus

I- ÉTUDE DE TEXTE : (10 points)

A-Compréhension : (7 points)

- 1) Au front, la vie est insupportable. Pourquoi est-elle si dure ? Répondez en vous appuyant sur deux indices du texte. **(2 points)**
- 2) Firmin Vouge reçoit régulièrement des lettres de son père. Quelles conséquences la lecture de ces lettres a-t-elle sur lui ? Citez-en deux. **(1 point)**
- 3) Le narrateur oppose le paysage du village natal à celui du front. Qu'est-ce qui caractérise chacun d'eux ? Justifiez votre réponse par deux indices textuels. **(2 points)**
- 4) Plusieurs procédés d'écriture expriment l'horreur de la guerre. Relevez et expliquez-en deux. **(2 points)**

B- Langue : (3 points)

- 1) Trouvez dans le texte le mot correspondant à la définition suivante :
« tristesse et état de langueur causés par l'éloignement du pays natal ; mal du pays » puis employez-le dans une phrase. **(1 point)**
- 2) *Ils s'écrivaient tous les mois. Ils voulaient maintenir la complicité qui les unissait.* **(2 points)**

Reliez les deux propositions de manière à exprimer :

- a) la cause
- b) le but

II- Essai : (10 points)

L'horreur de la guerre n'empêche pas Firmin de s'émouvoir à la lecture des lettres de son père.

Peut-on garder son humanité, sa sensibilité devant tant d'horreurs, tant de souffrances ?

Vous développerez votre point de vue sur cette question en vous appuyant sur des arguments et des exemples précis.